

LE PANIER

Au réveil, le panier se remplissait déjà du pique-nique. Rien n'avait décidé de cela la veille. Ces petits imprévus donnaient un goût savoureux aux vacances de mon enfance.

Les cascades bouillonnantes, les côtes découpées, les criques cachées de mon île m'offraient le temps d'une ballade l'illusion d'une douceur familiale. Mon unique présence auprès de mes parents était à ces instants-là, embellie par ces paysages d'un jour. Les autres jours faisaient place à la solitude des jeux, des rires et des pleurs non partagés.

Deux êtres s'étaient unis autour d'un seul désir mais avaient oublié de m'inscrire au registre de la fraternité.

Je me souviens de la rondeur de ce panier où les assiettes se serraient dans un torchon. La senteur des plats mijotés au petit matin par mon père, venait me cueillir les sens au saut du lit. Ma mémoire aujourd'hui ne m'indique pas les gestes de ma mère dans la préparation de cette échappée. Je sais sa présence à nos côtés mais je ne garde que l'initiative du dévouement paternel.

Un livre accompagnait toujours ma route pour ne pas me faire oublier que la solitude n'était jamais loin.

Le bonheur avait trouvé une petite place dans ces levés matinaux, impromptus, brisant le cycle endormi d'une enfance solitaire.

Je n'ai jamais renouvelé ce rituel éphémère avec les miens. Je leur ai construit un abri pour trois, et omis le panier sur la table. Il restera le mien, l'unique emblème de mes matins de bonheur.

L'ENFANT OUBLIE

Lorsque Charles naquit dans un coin de campagne bretonne, ses frères cadets et ses parents l'ignorèrent. Sa famille n'avait pas à se plaindre de la misère comme celles des fermes environnantes. Charles grandit solitaire mais bien nourri.

On le voyait à peine, effacé par la brillance de ses frères. D'un physique commun, il passait partout mais ne laissait pas de trace dans les mémoires.

A quatorze ans, étant habitué aux longues marches dans les bois, il se permit un soir de ne pas se présenter au diner. Son absence fut à peine remarquée par sa mère, qui lui laissa un peu de soupe au chaud, juste soucieuse de le nourrir. Il fit la découverte d'un rocher creux qu'il aima occuper pour observer.

En contrebas, une petite étendue d'eau reposait là comme un miroir. Le jour, un petit monde animal venait s'y abreuver. A la nuit tombée, une autre scène l'avait surpris : une jeune femme y rafraichissait sa peau. Cette image effraya ses sens.

Les jours suivants, il s'alita fiévreux, inquiétant même sa mère. Le bon docteur fut appelé. Les petits rhumes des frères l'avaient souvent sorti de ses soirées au coin du feu. Charles ne l'avait jamais dérangé. Cela valait donc la peine d'aller au chevet d'un malade si peu encombrant.

Il fut déçu de cette simple fièvre à soigner. Finalement, il aurait aimé garder l'énigme de cet enfant intacte à toutes les infections de ce bas-monde.

Avait-il déjà entendu le son de sa voix ? Charles ne disait pas grand chose et ne contredisait rien. Au chahut de ses frères, fierté parentale, il répondait par un silence docile et réconfortant.

Il avait dans son lexique quelques formules de politesse, des réponses bien pensantes qui le classaient dans la rangée des enfants sages et éduqués. Ses parents n'avaient eu aucun mal à le faire. Ses faibles besoins et demandes avaient été satisfaits de peu de choses. Les plus petits avaient dévoré tout cru leurs géniteurs de leur gourmandise à vivre et à consommer de l'énergie. Père et mère applaudissaient à cette rage de posséder, de se gaver de tout et offraient à profusion de quoi les pervertir.

Une fièvre en dix ans n'avait pas réussi à surprendre des parents déjà trop loin de leur premier né. Le rétablissement passa inaperçu mais Charles avait changé et sans possibilité de retour.

Ses promenades au bois se firent de plus en plus nocturnes. Ses absences au diner étaient ignorées et le bol de soupe oublié. L'ondine s'aspergeait le corps toujours fidèle à la lune. Charles s'accrochait fortement à son rocher pour ne pas la déranger dans ses caresses.

La fièvre l'avait quitté pour une sensation plus étrange : le désir de posséder, de ravir, d'incorporer cette image qui s'offrait à lui. Il avait acquis chaque nuit la certitude qu'elle était à l'attendre, depuis longtemps, seule à pouvoir lui arracher son silence.

Une petite pierre se détacha de son abri. Elle tinta à peine, juste pour faire lever les yeux de la désirée. Charles allongea son cou, ses épaules, sa figure sans grâce pour suivre le caillou. La

belle ne s'enfuit pas encore. Elle ignora un moment cette vision de l'intrus pour accompagner le mouvement de la pierre vers l'eau. Les deux arrivèrent en même temps à ses flancs.

Charles étendit ses doigts pour frôler d'abord et serrer ensuite. La baigneuse se dégagea un peu, juste de quoi survivre. Elle croisa un regard doux, enveloppant, qui l'aida à succomber au feu de l'étreinte.

L'enfant oublié eut enfin de la chaleur au bout des mains. Il garda longtemps le corps contre lui, avalant chaque seconde d'humanité. Il vivait enfin dans les bras d'un semblable.

REVER JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT

Un vieux monstre avec une canne est assis sur une branche. Tout seul. Ses paupières sont fermées. Son buste est penché en avant.

- Tu crois qu'il est mort ? chuchote Anna.

Alice regarde attentivement la face de la créature

- Il dort, conclut-elle
- Ce n'est pas sûr.

Le souffle court, elles continuent à le regarder. L'animal ne fait pas de mouvement.

- Si on le surprenait ?
- D'accord.

Elles contournent l'arbre en s'éloignant et disparaissent dans les fourrés. Maintenant elles voient l'horrible de dessous. Elles avancent à petits pas vers l'arbre. De temps en temps elles font craquer des brindilles. Alors elles attendent un peu. Mais le vilain ne bouge pas. Maintenant qu'elles sont tout près, elles n'osent plus avancer.

- Qu'est-ce qu'on fait ? chuchote Alice.

Anna ramasse une petite pierre grise.

- S'il est mort, il tombera, dit-elle.

Elle la lance, mais la pierre frôle l'écorce et retombe sur le tapis de feuilles séchées. Le monstre ne remue toujours pas. Anna reprend un autre caillou et le lance plus fort. Cette fois il touche l'arbre et éclate contre le bois dur.

Le vieil animal, effrayé, se retourne et scrute l'herbe folle. Anna et Alice se font petites.

- Que faites-vous, en bas ? crie la créature.
- On se sauve, ordonne Anna à sa sœur.

Elles courent à travers les pins puis sur le sable jusqu'aux dunes. Lorsqu'elles regardent derrière elles, elles voient qu'il les poursuit la canne relevée, comme une menace déjà ressentie.

- Arrêtons-nous, dit Anna. De toute façon, il ne pourra jamais nous attraper.

Elles se retournent toutes essouffées.

- Il est bien tard, grince une voix.

Les fillettes se blottissent l'une contre l'autre. Leurs yeux dans la pénombre scrutent l'objet de leur cauchemar. La canne les frôle comme chaque soir. L'odeur de moisi et de pourriture trainée par l'hideuse silhouette les enveloppe encore pour les pourrir.

Anna et Alice ne se réveillent pas. Le monstre dressé chaque nuit ne retourne pas au cœur des livres. Il ne grimpe pas aux arbres pour se reposer. Elles ne gagnent jamais à la course contre lui.

Au matin, des chiens ont flairé l'horreur des alentours et adouci le sommeil d'Anna et d'Alice de la chaleur de leur fourrure.

L'ŒIL EN COIN

Ils s'étaient tous retrouvés assis dans ce cercle tracé au milieu de nulle part. L'un d'eux s'avisa par bravoure à interrompre la mascarade. C'en était une, sûrement, le pensaient-ils tous.

Ce téméraire s'inclina mollement, comme pour une prière. La fille qui l'accueillit entre ses genoux ne s'effraya pas, plutôt surprise de l'audace. Une tâche rouge, comme une épine minuscule, commença à fleurir au col de sa chemise.

Ils étaient douze à suivre ce petit filet de vie s'échappant de cet inconnu. Ignorant les uns des autres, il n'y avait que cette certitude pour les relier.

A dix heures, ils avaient pris ce bus pour rejoindre un tournage de ce qui faisait la télévision d'aujourd'hui. Ce style d' « œuvre » qui vous colle des voyeurs par milliers à leur écran. Chacun devait se démontrer le plus « diabolique » possible pour remporter le trophée du meilleur représentant d'une société en mal de sensations.

Treize, ils s'étaient découverts à l'aube dans un salon quelconque d'un hôtel sans joie. La plus « sexy » (la production avait pris soin de leur coller une étiquette invisible mais tellement transparente de sens), avait minaudé et posé ses fesses relookées sur un coin de canapé en se plaignant d'avoir un siège aussi minable. Elle battait des cils, en lorgnant sur des probables mâles en éveil viril. Elle n'était pas l'unique. Les créateurs s'étaient montrés pervers à multiplier les clichés de « bombes sexuelles », dans cet huis-clos audiovisuel. Ces sublimes créatures avaient perdu de leurs atouts séduisants dans ce cercle infernal.

Il s'agissait bien d'une rencontre avec le malin qui s'improvisait dans ce désert américain. L'homme à la nuque rougie, peut-être le plus anonyme de tous, sans prothèse ou artifice, s'attarda au pied de l'ingénue, surprise.

Un cri, plutôt une clameur de stupeur fit le tour de ce périmètre humain. Pas de caméra, de spot, de micro pour la transmettre au grand public malsain.

Un autre œil, unique, fixe, les observait. Un spectateur se projetait son propre chef d'œuvre en direct. Il avait tout écrit, réalisé, tourné. Chaque acteur avait un rôle qui, lui convenait, sur la mesure de ses fantasmes.

Après l'homme sans nom, il y eut dans un désordre de poitrines, fessiers, talons, colliers, cheveux défaits, une danse grotesque des filles à « tomber par terre ». C'est de ce sable et de cette poussière du désert qu'elles goutèrent, sans qu'aucun prétendant ne puisse les rattraper dans leurs filets. Certains commencèrent à se mettre en action, les plus « sexy, virils, musclés », sélection premier choix du mâle de l'époque.

Action...moteur ! Le cinéaste n'attendait plus que l'instant de lâcher ces mots jubilatoires pour fixer dans son œil une image des plus jouissives. Une autre salve de projectiles castra ces éphèbes d'un temps modernes.

Alors, l'œil quitta son coin. Il fut parmi eux, il s'attarda sur l'unique spécimen qui avait fermé le cercle. Ce survivant détendit son bras chargé de l'arme. Soulagé de cette tension, il

rejoignit le spectateur averti, recherchant sa récompense d'acteur. Le prix de la réalité lui fut remis au nom d'un seul regard.

L'œil et son complice n'avaient mis en scène que l'horreur d'un monde sans fenêtre et sans porte.

ITINERAIRE DE SURVIE

Elle se mit à pleurer. Le chagrin venait de se libérer. Elle s'agenouilla face à lui, tel le miroir de sa peine et posa un front las sur sa main. Il lui fit un geste rassurant, se couvrit de sa chemise et se pencha sur le lavabo et fit couler l'eau sur son visage.

Ils revenaient tous les deux d'un voyage au bout de l'horreur. Il n'avait plus que cette pièce de toile pour humanité. Elle n'était voilée que d'un linge épuisé pour lui barrer sa pudeur.

Sur ce bord de route anonyme, ils avaient échoué de ce transport qui les retenait dans ses entrailles depuis deux mois. La lumière du jour longtemps oublié leur vrilla les pupilles, mais la vie brûlante qui s'en dégageait était miracle.

Ce fut par un matin d'une douce clarté que ce couple d'âmes avait reçu le choc des coups et des fers aux poignets. La route chaotique qui les menait vers leur captivité, arpenta pendant de longues heures. La chaleur d'autres corps à côté d'eux rendit l'intrigue et la peur plus soutenues. Il n'émanait de leurs compagnons enchaînés aucun gémissement ; un silence qui les rendait encore plus vivant d'horreur. Ils respiraient, démontrant ainsi leur dernière volonté à survivre.

Les deux nouveaux n'osaient pas rompre ce vide cruel par leurs questions qui s'arrêtaient au bord de leurs lèvres.

Le convoi s'arrêta en lisière de forêt. Si les bouches des autres ne s'activaient pas, si les yeux de tous n'avaient qu'obscurité à scruter, les nez pouvaient sentir l'odeur de la résine persistante à franchir l'habitable scellé. Un espoir de vie, d'être encore accroché à une nature bienveillante.

Une trappe s'ouvrit au-dessous du véhicule. Un corps fut happé d'une main brutale. Pas un cri n'accompagna cette extraction. La femme et l'homme s'activèrent pour le retenir, émettant sons et bruits pour alarmer cette masse humaine inerte à leur côté. Rien ne répondit à leur instinct de survie, ni dedans, ni dehors. La senteur forestière fut plus forte ramenée par l'ouverture produite mais le silence enveloppait tout.

Le camion s'ébranla à nouveau pour de longs kilomètres. C'est ainsi que ces deux êtres privés de lumière et de sons poursuivirent un voyage sauvage et inconnu. Des arrêts toujours brutaux aromatisés de touches olfactives chatoyantes ouvraient la trappe et dégageaient un corps à la fois. Des parfums de sel, de fleurs, de peaux animales leur transmettaient le monde mais peu d'espoir.

Cette compagnie inerte s'épuisa au fil des ouvertures brutales du véhicule. Ils renoncèrent à entendre un langage qui n'existait pas, ils ne se parlèrent même plus contaminés par ce silence imprégné.

Cet itinéraire obscur ne s'interrompait que pour rejeter un bout d'âme. Cette expulsion était la seule souffrance qui grignotait leur cœur. Elle s'apaisait à la reprise de la route. La fin du voyage décidée au hasard les éjecta à l'abri d'un refuge improvisé, celui de leur corps et leur âme mis à nus.

Ils s'étaient vidés de leur lourdeur à chaque station de leur périple. Tous ces morceaux glissés par la trappe n'avaient été que des lambeaux de leur détresse à vivre ensemble.

Deux mois avait été nécessaires à cet homme et cette femme pour oser ce long séjour vers leur amour certain mais perdu à la routine des jours.

L'INTRUSE AU BOUQUET

Les fleurs s'offrent-elles aux hommes ? Elle s'était par deux fois demandée si ce bouquet qu'elle lui avait présenté au seuil de sa porte était convenance ou idiotie. Elle avait enrobé le geste d'une intention décorative, pour parer au ridicule et orner un peu sa maison.

L'homme du moment ne lui rit pas au nez, trop bien élevé sans doute. Mais elle sut qu'il s'en était ouvert à une autre pour palabrer sur cette intention florale. Le ton de compassion qui décrivait l'entrée des fleurs dans sa demeure donnait le tempo de ses vibrations pour la femme au bouquet.

Un autre soir, elle surprit encore mieux la faible tolérance qu'il lui accordait. Il l'avait présentée à sa mère, comme il l'avait déjà auparavant exposée à sa descendance, à ses amis. Elle avait fait sensation, il paraît. Elle en éprouvait davantage de dégoût d'avoir suinté de la pitié.

Elle avait dansé, ri, bu avec la compagnie de l' élu. La mère l'avait trouvée bien gentille fille. Le regard de l'autre aimé, lui, ne s'arrêtait pas sur sa présence.

Les bouquets déposés se desséchaient, peu admirés. L'eau du vase à la senteur de pourriture l'attirait toujours vers lui. Il la caressait si mal qu'elle comprenait ces fleurs baignant dans leur marasme puant. Elle avait tenté quelquefois de lui indiquer la méthode pour prolonger la vie de ces fragiles pétales. De l'eau toute propre, de la lumière toute douce, des mains toutes attentives aux blessures des tiges.

A chacun de ses détours auprès de ce minable jardinier, elle subissait l'odeur putride du vase, le désordre des pétales séchés sur la commode.

Un soir de liesse, étalée comme ces vieilles fleurs offertes, au milieu du salon plein de ses invités, elle brailla des sons, sautilla des pieds, pour lui faire honneur. La fête battait son plein ailleurs qu'à ses genoux. L'hôte des lieux soutenait de ses yeux d'autres attraits. La peau mate d'un sein, d'une cuisse faisait pâlir tout pétale de rose aussi chatoyant fut-il.

Cette nuit-là, dans le désordre d'un lit peu défait, elle comprit le dénuement des fleurs coupées. Elles sont ôtées de leur terre protectrice pour être jetées à la tête des étourdis de l'amour. Elles rentrent dans les alcôves pour séduire, pour tromper. Elles se fanent sans soin et retournent à la terre sans vie.

Le matin la réveilla sans lumière à ses côtés. Elle rangea ce qui restait de cette dernière nuit d'ivresse solitaire.

Les jours suivants, la réponse des fleurs lui fit tourner la tête. Elles dégageaient un parfum de mort tellement attirant. Elle s'imagina reposant au-dessous d'un champ de délicates corolles. La vie s'y trouvait au fond des racines. Le vase puant, les tiges cassées, les pétales ridés, disparaissaient pour faire place à l'éclat des fleurs vivantes au soleil.

Ses pas la guidèrent vers ce parterre coloré pour s'y reposer pour longtemps.

LE CLOITRE

Mon existence tournait en rond dans ce lieu dédié à la foi et aux martyres. Une arène où se battaient des âmes affaiblies et oubliées. Le petit déjeuner était précédé des prières du matin, qui le plus souvent se disaient au réfectoire. Elles étaient dites à haute voix par un malade ou un gardien et se répétaient avant chaque repas et au coucher.

Un matin j'y étais entré au bras d'amis fidèles et sûrs de leur savoir sur mon cerveau déboussolé. L'azur du ciel striait ma cage protectrice. Les barreaux brisaient la vue sur un monde interdit à la douce folie.

J'étais un docile parmi les autres agités. Les gardiens des lieux osaient parfois un sourire forcé à leur passage près de mon tas d'os sur le banc.

Le destin parfois vous offrait un petit miracle, un instant parfait. Les événements se combinaient dans le bon sens, les tensions s'effaçaient, les nuages se dissipaient comme par enchantement et le soleil arrivait alors que vous ne l'attendiez plus.

J'étais brusquement pris au dépourvu. Je pensais avoir encore trois mètres à parcourir pour arriver près du mur sud, mais l'amoncellement protecteur des bancs s'interrompaient avant.

C'était bien ce que je me voyais accomplir. Une évasion, une échappée qui me bousculaient vers l'extérieur.

Pourquoi personne sur ma trajectoire ? La vigie n'avait pas crié halte au fou. La seconde suivante j'appuyais sur le bouton d'ouverture de la porte. Je jaillissais dehors et avait eu juste le temps de bifurquer sur la gauche. La voie était toujours libre. Une colonne, une seconde, une troisième que j'avais une fois marquée de mes larmes. Rien ne faisait obstacle. Pas de blouses blanches, de croix, de cornettes, de cerbères.

Un pas, un autre et j'étais projeté à la lumière toute crue du soleil. J'étais ébloui et abattu. Je venais de faire la rencontre avec moi-même. J'avais fait son tour. La porte dérobée m'y avait conduit. Ce silence autour de moi m'avertissait de l'imminence d'un danger interne.

Je venais encore une fois de faire cette traversée au plus profond de mon être. J'étais sorti de chez moi.

PYJAMA ET LIBELLULES

Depuis quelques jours, son quotidien n'était que fuites, cachettes, poumons et cœur à l'agonie.

Tout avait chaviré un soir sous ce porche où il s'était adossé un léger sourire aux lèvres. Il savourait l'instant d'avant où il avait par maladresse renversé son verre de liqueur sur la robe fluide de cette discrète personne accoudée à sa gauche. La tache rosée de l'alcool sucré l'avait à peine surprise. Elle semblait remonter d'un voyage intérieur captivant, que les gouttes perlant de sa robe légère n'arrivaient pas à distraire.

Il s'était perdu en excuses qui n'avaient eu qu'un regard pour assurance, transparent, qui vous enveloppait sans vous apercevoir. La transparence de son vêtement sacrifié au sirop fruité l'accompagnait dans son indifférence à la scène stupide qui venait de se jouer.

Cela faisait quelques soirs qu'il trainait sa peau dans les bistrots de son pâté de maisons. Il n'avait plus beaucoup d'ambition pour s'encanailler plus loin. Il lui en manquait même pour agrémenter sa vie tout simplement. Rien de grave non, juste une envie de pyjama et de pantoufles au coin d'un radiateur.

Les bars du coin n'affichaient pas élégance exigée. Le pyjama pouvait bien se planquer sous le vieux pantalon défraîchi. Changer les pantoufles contre des mocassins usés était encore à la hauteur de ses efforts. Il pouvait donc une ou deux fois, pas plus, se mettre en tenue de nuit pour jouer au dandy dépressif.

Ce verre renversé et cette demoiselle aux grands airs de mystère avaient allumé un réverbère dans son monde au ralenti. Sous ce porche, à part ce rictus niais qui illuminait sa figure, il n'y avait pas eu d'envie d'une garde-robe à la mode, ni de courir après l'inconnue. Sa torpeur entretenue avec rigueur ne lui consentait qu'une nouvelle visite vers le lieu de sa maladresse. Ses pas mous le conduisaient vers le comptoir silencieux.

Ce silence ne l'avait pas étouffé la première fois, à peine dérangé par le bruit de son verre renversé et brisé. Ce soir, il suffoquait de son poids réparti dans cet espace clos. Une sensation depuis longtemps en sommeil commençait à courir dans ses veines. La peur, l'imminence du danger, des picotements sur la nuque. Un tableau de son bord qui clignotait à l'éblouir.

La chose était là, le dominant de son buste tatoué. L'absence de client, de barman, de fille à robe fine, lui était suggérée comme une énigme ridicule. L'autre soir la créature de rêve avait pris tout son regard. Il y avait pourtant déjà cette obscurité et ce silence autour d'eux et la bête était aux aguets depuis longtemps.

L'alerte franchissait son cerveau paresseux. Un éclair de ferraille déviait son regard vers cette lance dressée dans un recoin du bar. Trop de sieste auprès de son radiateur l'avait ramolli. La brute lui arrachait des mains la tige de fer, s'en saisissait par les extrémités et la lui plaquait sur la poitrine pour le faire reculer contre la rambarde.

La belle paraissait alors et rappelait son cerbère. Sa robe portait encore couleur de liqueur. Ses yeux glaçaient son sourire mécanique.

Un souvenir d'enfant s'était alors échappée de sa mémoire, pour le réconforter, le sauver peut-être. Les autres gosses lui avaient souvent rappelé qu'il ne courait pas assez vite, qu'il n'était pas assez costaud, pas assez agile. Son corps avait toujours préféré des gestes plus lents. Il préférait chasser les libellules qui virevoltaient au-dessus de lui, observer les grenouilles qui bondissaient de nénuphar en nénuphar et poursuivre les petits poissons qui frétilaient dans l'eau. Allait-il pouvoir lui ordonner de s'activer davantage ? Le fluide glacé qui s'insinuait dans son sang l'impulsait à prendre cet élan de survie.

Aujourd'hui, il court toujours à perdre haleine, regardant par-dessus son épaule dès que ses pas s'épuisent

Il n'y a jamais eu de jeune fille au monstre, de bistrot déserté, ni de verre tombé. Il fait juste le tour du quartier à grande vitesse en pyjama et pantoufles et a perdu son coin de chauffage. Enfant, il avait connu voyage similaire mais les libellules et les grenouilles l'avaient accueilli.

